

PAUL VERCHÈRES

Les coureurs des bois



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 012

Les coureurs des bois

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 826 : version 1.0

Les coureurs des bois

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Une demande extraordinaire

Squeletteville était comme paralysée ce jour-là.

Un soleil ardent lançait ses rayons de torche à acétylène sur toute la bourgade et ses environs.

Quelques cow-boys étaient paresseusement étendus dans les rares coins d'ombre.

Ils n'avaient pas même le courage d'entreprendre leur partie de cartes usuelle.

La chaleur semblait avoir consumé toute leur initiative pour entreprendre quoi que ce fût.

Qu'on n'aille pas penser que les cow-boys du ranch B barre O étaient, pour cela des couillons ou des paresseux !

Bien au contraire, chaque fois que le chef de police de Squeletteville avait besoin de former un posse pour la poursuite des nombreux malfaiteurs infestant le nord manitobain, il avait recours aux hommes du B barre O.

J. B. Verchères avait pour cela d'excellentes raisons.

La première était que le propriétaire du ranch était son ami d'enfance et qu'il le connaissait comme lui-même.

En effet, Omer Lavigne avait été élevé sur la ferme voisine de celle de son père, non loin de Bytown (maintenant Ottawa).

L'un des cow-boys, le dos appuyé à la sorte de balustrade qui servait à attacher les chevaux, une simple traverse horizontale en bois rond juchée sur deux piquets et solidement assujettie par des lanières de cuir à ses extrémités, s'écria tout-à-coup :

– Hé ! Vous autres ! Voyez-vous ce que je vois ?

– Fais-nous pas rire, Tom. Tu sais bien que tu

ne vois jamais rien !

– Trêve de plaisanteries. Levez-vous et regardez...

– Tu ne m’auras pas, toi, dit Pit Landry.

– Ni moi non plus ! dit Tit-Noir Robichaud, qui avait choisi le coin le plus frais, à l’ombre de la cabine.

Cependant, Tom n’avait pas eu la berlue.

Là-bas, au bout de ce quart de section, par le sentier surnommé la piste indienne, un cavalier et sa monture s’en venaient vers les quartiers des bronchos (chevaux sauvages à l’état nature).

Le cheval, malgré la chaleur torride, s’en venait bride abattue, soulevant sous ses sabots nerveux des nuages de poussière.

Celle-ci empêchait Tom de reconnaître, de si loin, le chevauteur de l’admirable bête, d’un noir éclatant, qui le portait en selle.

Cependant, à la fière allure qu’il allait, ce ne fut pas long avant que Tom pût distinguer ses traits.

– C’est Armand Lavoie, le cow-boy assistant du chef de police !

– Hein ? Que dis-tu ?...

Tous les cow-boys s’étaient levés comme un seul homme et regardaient venir le cavalier.

– Qu’est-ce qu’il peut bien venir faire ? se demandaient les gardiens de bestiaux.

– Je te parie un lasso neuf que J. B. Verchères nous envoie son assistant pour organiser un autre posse.

– Et moi, je te gage une selle neuve qu’il a un message spécial pour notre patron, monsieur Lavigne !

Et les conjectures allaient leur train.

Le cavalier, d’un geste gracieux et souple, sauta à bas de son cheval, et vint atterrir à deux pas de Tom.

Ce désarçonnement élégant que seul Armand Lavoie pouvait effectuer avec cette grâce dont la plupart des cow-boys étaient privés, l’avait justement rendu presque célèbre parmi ceux-ci.

– Hello, cow-boys ! salua l’arrivant, où se trouve présentement monsieur Lavigne ?

– Le voilà justement qui sort de la remise aux instruments, là-bas. Et il s’écria, nommant son patron par son nom de baptême, mode généralement adopté dans les prairies, lorsqu’il s’agit de s’interpeller à distance : Eh ! Omer ! Quelqu’un pour vous !

Se souciant fort peu de la politesse et des bonnes manières, chacun s’approcha, formant cercle autour du rancher et du messager.

Dans les prairies de l’ouest, tant américaines que canadiennes, tout le monde est amateur de chevaux.

Il fallait nécessairement que la chose fut urgente, pour expédier ainsi Armand et son message, porté par la plus belle bête du chef Verchères, par cette chaleur étouffante.

On ne se trompait pas :

Pendant qu’Omer Lavigne lisait la lettre de J. B., Verchères, les deux ou trois cow-boys qui savaient à peu près lire, chose assez rare chez ces

gens, dans le temps, essayaient de voir par-dessus l'épaule de leur patron.

Afin de satisfaire la curiosité de chacun, Lavigne se mit à lire à mi-voix :

« Mon cher Omer :

« Un courrier, arrivant à l'instant, et venant en droite ligne de Bytown, vient de me remettre, de la part du Gouverneur lui-même, une lettre que tu jugeras toi-même étonnante.

« On désire que je confie, pour tout le temps nécessaire, la direction de mes affaires et l'administration de la justice à mon assistant, porteur de la présente.

« On vient d'arrêter, près de la Rivière aux Mélèzes, près de sa jonction au Koksoak, à 80 milles de la Baie Ungava, le chef d'une importante conspiration, qu'on détient actuellement au fort Chimo.

« On me commande presque, plutôt qu'on ne me demande, d'organiser, sous le plus bref délai, une expédition de cinq membres, afin d'aller

nous rendre compte « de visu » de l'importance des troubles causés par cet individu parmi les sauvages.

« On ne nous accorde que l'assistance d'un constable de la Police Montée et on veut que nous puissions, dès notre retour, faire un rapport détaillé des territoires traversés, etc., etc.

« J'emmène deux de mes meilleurs cow-boys. Je compte que tu me feras le plaisir de m'en prêter deux des tiens pour cette extraordinaire randonnée qui ne sera certainement pas, comme tu t'en doutes, sans risques et sans périls.

« Avertis bien tes hommes, comme j'ai averti les miens, qu'aucun de nous n'est assuré de revenir vivant de cette longue expédition.

« Nous partirons dans trois jours.

« Le constable est déjà chez moi.

« Ton ami de toujours,

« J. B. VERCHÈRES. »

À la lecture de cette lettre extraordinaire, les

yeux de tous les cow-boys brillèrent de convoitise.

Chacun désirait ardemment que le sort le désignât pour faire partie des membres voués à cette extraordinaire aventure.

Comme une grande partie des cow-boys étaient occupés à des endroits fort distants, disséminés sur toute la surface du ranch, Omer Lavigne décida de faire immédiatement son choix parmi ceux qui se trouvaient auprès de lui.

– Mes amis, dit-il à ses hommes, je ne vous demande pas lesquels d’entre vous sont assez braves pour se joindre aux hommes de mon ami Verchères...

– Il faudra un guide à monsieur Verchères, pour cette expédition, déclara Tit-Pit Landry : J’ai l’honneur de solliciter la faveur de l’accompagner à ce titre.

– As-tu déjà voyagé dans ces parages-là ? demanda Lavigne,

– Certainement. J’ai agi comme guide dans l’expédition Dutilly et je connais parfaitement

tous les portages.

– Ta raison est péremptoire et je crois que tes services seront appréciables.

– Malgré l’envie très visible que lui portèrent ses compagnons de selle, aucun d’eux n’osa récriminer contre un choix si judicieux.

– Y en a-t-il un autre, parmi vous, qui a de bonnes raisons à faire valoir ?

Tom s’approcha gauchement de son maître, tournant et retournant dans ses mains nerveuses son majestueux Stetson.

Il fallait qu’il eût une envie terrible de se joindre aux expéditionnaires pour qu’il se découvrit afin de soumettre sa candidature !

Tom Rousseau n’avait pas suivi de cours d’étiquette.

Ses manières étaient frustes : mais il avait un cœur d’or.

C’était aussi un excellent travailleur.

Il n’était pas gêné d’ordinaire.

Mais aujourd’hui, seule la crainte que son

offre de service fut refusée par Omer Lavigne lui faisait adopter cette civilité inaccoutumée.

Bien que très peu gêné d'ordinaire avec le propriétaire du B barre O il s'avança à son tour et bégaya presque :

– Si vous le permettez, monsieur Lavigne, j'aimerais bien à solliciter la faveur de me joindre à Tit-Pit pour ce voyage. Voyez-vous, il est gros comme une mouche et il y aura d'innombrables portages à effectuer.

– Je crois que tu as raison, mon Tom. Bien que j'hésite à me priver, pour de longs mois peut-être, de tes services sur le ranch, je te laisserai partir avec mon ami Verchères...

– Oh, Merci ! Monsieur Lavigne. Merci beaucoup ! Et Tom se mit à danser, soulevant Tit-Pit Landry dans ses bras de colosse.

Tom était doué d'une force prodigieuse. C'était aussi un tireur hors pair au revolver. Presqu'aussi bon que le chef J. B. Verchères !

Il n'eût pas fait bon de se trouver entre les deux dans un duel au revolver.

– Tu vas dîner avec nous, dit Omer Lavigne, se tournant vers Armand Lavoie.

– Je ne refuserai certainement pas, monsieur Lavigne...

– Après une telle randonnée, on a toujours un bon appétit.

– Je voudrais le nier que je ne le pourrais pas, répondit Armand. J'ai l'estomac dans les talons.

– Ben ! cria J. B., se tournant vers l'un des cow-boys, fais une course à la « Cookerie » et avertis Lee qu'il nous faudra manger d'ici une heure.

– Bien, monsieur Lavigne.

– Et dis-lui qu'il nous fasse cuire deux bosses de buffalo et une queue de castor.

– Très bien.

Et Ben s'empressa d'obéir.

II

La veille du départ

En beaucoup moins qu'une heure on entendit tinter le triangle.

Tous les cow-boys se précipitèrent vers la cuisine à la suite de leur maître et du messenger de J. B. Verchères.

Le dîner fut gai.

Mais pas exactement pour tout le monde, cependant.

La plupart avaient désiré ardemment faire partie de l'expédition et se trouvaient fort déçus de n'avoir pas été choisis.

Cependant tous approuvaient tacitement le choix judicieux du « boss » du ranch B barre O.

Personne n'osait jamais critiquer les décisions

d'Omer Lavigne.

D'abord, il ne l'eût certainement pas toléré.

Et quand Omer Lavigne se fâchait, ce n'était pas des colères ordinaires !

Les rires fusaient et se mêlaient aux traits d'esprit... pas toujours très... spirituels !

Mais la bonne camaraderie éclatait partout.

Tout le long du dîner, on ne cessa de taquiner les heureux élus... bien que certains sourires fussent teintés d'un soupçon de tristesse à la pensée de cette séparation qui risquait d'être assez longue.

– Et si, disait l'un, les vivres viennent à manquer, comme dans la chanson, on aura toujours du bon bœuf : On pourra goûter à une bonne tranche de « Tom ».

– Oui ! Et mourir empoisonné ?... merci bien pour moi, dit Tit-Pitt, car je veux bien « revoir ma tendre mère » avant de mourir !

– Tit-Pit a raison, reprenait un autre. Et encore un troisième :

– Il n’est peut-être pas poison, mais c’est certain qu’il doit être coriace en torrieux !

Un autre disait :

– Quant à moi, j’aimerais autant manger des clous de six pouces, ça serait plus facile à mâcher que sa chair d’acier !

Tom riait de toutes ces sornettes.

Sa grosse face épanouie montrait bien la joie qu’il éprouvait.

On pouvait le taquiner tant qu’on voudrait, on ne réussirait jamais à le faire fâcher.

Les galéjades se mêlaient aux taquineries.

Le dîner prit enfin l’aspect des repas ordinaires.

La nourriture qu’on venait d’absorber par cette chaleur abominable, commençait à alourdir les esprits.

Le repas finit cependant dans un grand éclat de rire.

Omer Lavigne dit à Armand Lavoie :

– Maintenant, jeune homme, en route pour

Squeletteville. Je vais t'accompagner chez Baptiste car je veux lui serrer la main avant son départ.

– Pardonnez-moi, mais il m'avait bien recommandé de vous dire qu'il voulait vous parler de vive voix. Je l'avais oublié !

– Ça n'a aucune espèce d'importance, mon garçon, puisque j'avais moi-même décidé d'aller jaser un peu avec ton chef.

– Puis-je vous poser une question ? monsieur Lavigne.

– Parle. Tu n'as aucunement besoin de te gêner avec moi...

– Monsieur Verchères vout dit-il, dans sa lettre, qui le remplacera comme chef de police durant son absence. ?

– Ah ! Ah ! Ça te chiffonne, hein ? cette question-là...

– C'est parce que je crains que ce soit moi, et je redoute cette grande responsabilité.

– Tu te calomnies, mon Armand.

– Je vous assure, monsieur Lavigne, que je ne dis pas cela pour rire !

– Je sais, je sais. Tu es trop humble, toi, mon jeune homme. Je connais bien des fantoches qui seraient fiers de prendre ta place et cependant je suis certain qu'ils ne feraient que gâcher les choses.

On avait donné une double « portion » d'avoine au magnifique alezan d'Armand Lavoie.

L'excellent cheval méritait bien cette récompense pour l'effort admirable qu'il venait de donner.

L'écume lui avait coulé sous le ventre tout le long du trajet.

Malgré tout, l'excellente bête hennit de joie lorsque son jeune maître s'approcha pour l'enfourcher.

Omer Lavigne possédait aussi de beaux chevaux.

Il choisit le meilleur.

C'était un étalon brun café.

On venait de le seller et le vaillant Pinto piaffait d'impatience en encensant continuellement.

Omer s'approcha de lui, lui parla doucement en le flattant, car cette bête de selle n'avait pas sorti depuis de longs jours et semblait un peu nerveuse.

Sous la caresse de son maître, l'intelligent animal hennit de contentement et s'arrêta aussitôt de piaffer.

En écuyer habile, Lavigne monta en selle.

Les deux cavaliers partirent en travers des prairies, traversant le quart de section nord-est, dans la direction de la piste indienne, laquelle conduisait plus rapidement à Squeletteville.

Lavigne et son compagnon arrivèrent chez J. B. Verchères un peu avant l'heure du souper.

Après une amicale poignée de mains, les deux hommes se retirèrent à l'écart, dans le petit bureau du chef de police.

La discussion porta exclusivement sur l'expédition projetée et sur ses résultats

probables.

Baptiste ne semblait pas très enchanté de la perspective.

Cependant, comme il était un « Canayen Pure Laine », il avait décidé de ne pas laisser paraître ses inquiétudes devant les siens.

Il s'adressait à son ami Omer :

Et surtout, Omer, s'il venait à m'arriver malheur durant ce terrible voyage, j'espère que tu sauras prendre mes intérêts en mains.

– Tu peux compter entièrement sur ma vieille amitié, Baptiste.

– Autre chose, Omer...

– Oui ?

– Si j'avais la malchance de ne pas revenir...

– Pourquoi te mettre martel en tête ? Tu reviendras...

– On ne sait jamais.

– Et, alors, qu'est-ce que je ferais ?

– Tu achèterais tout ce que je possède et tu

donnerais cet argent à ma femme et à ma fille.

– Ensuite ?

– Ensuite, tu descendrais avec elles à Bytown et tu les installerais sur la rive de l’Outauais, en face de Bytown (maintenant la ville de Hull).

– Tu peux compter sur moi, Baptiste.

– Je te remercie. Omer, j’ai bien confiance en toi.

– Je suis sûr, cependant, que toute cette conversation s’avérera parfaitement inutile.

– Je l’espère moi aussi, bien entendu.

– Alors tout va bien.

– Maintenant je vais appeler le constable qui a reçu des instructions spéciales. Il va nous les communiquer.

– Nous serons sûrement mieux renseignés par lui qu’en nous faisons réciproquement de simples conjectures.

Et le chef de police J. B. Verchères, entrouvrant la porte de la petite pièce, demanda à madame Verchères de prier le constable spécial

de venir les rejoindre.

Celui-ci, un colosse à l'air décidé, dont toute la personne était le portrait même de la santé, s'introduisit dans le bureau dont l'exiguïté, en cette occurrence, était un bienfait.

III

Constatations inquiétantes

On partit lesté de tout ce qu'une telle expédition exigeait de matériel indispensable.

Le plus important était d'être amplement muni de munitions nécessaires.

Après une très minutieuse vérification des bagages, on constata qu'il était absolument impossible qu'il manquât quelque chose.

Ce n'était pas une mince affaire que cette inqualifiable suite de portages.

Pour cette raison on décida de ne se pourvoir de canots d'écorce qu'à la Baie James, où on était assuré d'en trouver.

Il fallait traverser, avant de parvenir là d'immenses territoires, au nord du Manitoba, infestés de bandits, de détrousseurs de ranches,

enfin de hors-la-loi de tout acabit.

La marche, heureusement, n'offrirait aucune difficulté car, par un arrangement tacite entre le chef J. B. Verchères et son ami Omer Lavigne, celui-ci avait consenti à faire accompagner les explorateurs improvisés par plusieurs de ses meilleurs cow-boys.

Cela permettait de traverser à cheval la plus grande partie du territoire hostile.

Les cow-boys du B barre O devaient ramener les chevaux aussitôt que la brousse deviendrait trop dense pour permettre la cavalcade.

En maintes occasions, dès les deux premiers jours, on rencontra des cavaliers à mine patibulaire.

Ceux-ci, contrairement aux us et coutumes de la prairie, ne les saluèrent même pas au passage.

Ces rencontres fortuites et trop fréquentes n'auguraient certainement rien de bon.

Tous ces hommes à figure de bandit inquiétaient Verchères.

Son inquiétude était basée sur un solide

raisonnement :

Tous suivaient la piste se dirigeant vers Squeletteville.

Son inquiétude devint telle qu'il se vit forcé d'en faire part au constable de la Police Royale pour trouver un exutoire à ses trop pressants pressentiments.

Ceux-ci lui donnaient la sensation de lui gonfler l'estomac.

– Croyez-vous, constable Roy, que ces cow-boys sont simplement des excursionnistes ?

– Je ne saurais dire pour sûr...

– Mais, comme moi, vous avez une arrière pensée.

– Peut-être.

– Et pourrais-je vous demander laquelle ?

– Certainement, mais je ne puis vous assurer que je serai dans le vrai plus que vous-même...

– Allez toujours.

– Eh bien ! Mon opinion, basée sur mon expérience de la prairie, c'est que ces gars-là

ruminent un mauvais coup.

– C’est bien là ce que je crains moi-même.

– Comprenez-moi bien, nous pouvons nous tromper tous les deux.

– C’est bien là ce qui serait le plus heureux.

– À tout événement, il nous faut bien continuer.

– C’est clair.

– Nous ne pouvons plus reculer.

– D’autant plus qu’advenant le cas où nos pressentiments seraient justifiés...

–... on nous couperait la retraite, finit l’autre.

Soudain tous reinèrent leurs chevaux.

Un claquement sec venait de partir d’une dune boisée.

Quelques volutes de fumée bleue indiquaient l’endroit d’où était parti le coup de feu.

Sans hésiter, Tom avait déjà répliqué.

Un sinistre hurlement de douleur répondit à son coup de carabine.

Tom, tranquillement, remit sa Winchester au flanc de sa monture, près de sa selle. Je crois que celui-là ne nous prendra plus pour des pigeons.

– J'te crois, répondit Tit-Pit. J'gagne qu'il est percé...

– Oh ! ce n'est rien : Un pauvre p'tit trou de rien dans le front.

Tit-Pit demanda à Tom :

– La prochaine fois, laisse-moi essayer ma chance avec ta carabine, veux-tu ?

– Est-ce pour les enfants, un jouet comme ça ? demanda Tom...

Et Tit-Pit de se résigner sans répliquer.

Comme on dit en « Canayen » ces deux-là s'ADONNAIENT bien.

Ce fut le seul incident avant de pénétrer dans la brousse qui, alors, s'avancait beaucoup plus au sud qu'à présent.

Comme on ne pouvait plus se servir des chevaux, on décida de renvoyer la petite escorte de cow-boys avec les chevaux.

On se donna la main avec effusion.

On se souhaita surtout « Bon Voyage » réciproquement.

Il était apparent que ceux qui retournaient partageaient les pressentiments de ceux qui restaient pour continuer vers la Baie James.

On verra que, des deux côtés, l'intuition d'un danger imminent était pleine justifiée.

IV

Vol justifié de canots

Le 19 juin, le constable Roy, de la Police Royale, atteignit la Baie James avec ses cinq compagnons.

Inutile d'ajouter ici que ce fut bien des années après ce long voyage à travers les prairies que le chemin de fer relia Cochrane, dans l'Ontario, à Moosonee.

Ce dernier endroit, qui est devenu assez récemment le siège épiscopal de son Excellence Monseigneur Henri Belleau, vicaire apostolique de la Baie James, est encore, de nos jours, le seul port de mer où les missions et les postes de traité de la Baie peuvent recevoir des approvisionnements.

On fait bien de noter qu'aujourd'hui comme

alors Moosonee est en plein pays indien.

En temps ordinaire notre ami J. B. Verchères et ses amis n'eussent éprouvé aucune difficulté pour faire consentir aux Indiens, moyennant quelques bibelots sans valeur, le troc de deux canots d'écorce.

Cependant les sauvages, montés par le rebelle maintenant détenu au fort Chimo, refusèrent absolument de leur vendre deux canots.

Ils résolurent de s'en procurer deux par la force.

Une résolution de J. B. Verchères était l'équivalent d'un fait : Le lendemain malgré leur astuce et leur vigilance ordinairement à l'épreuve de toute surprise, les sauvages s'aperçurent que deux de leurs légères embarcations étaient disparues avec les six « Visages Pâles ».

Il faudrait n'être pas canadien pour ignorer la rancune mortelle que peut éprouver un « Peau-Rouge » pour un acte de cette nature.

Malgré que ce vol fut justifié amplement par la nécessité où se trouvaient les explorateurs

d'obtenir ces canots autant que par le refus obstiné des sauvages à leur refuser ce service, ce regrettable incident provoqua, par la suite, de fort dangereuses rencontres.

Pour se rendre à Rupert House, nos voyageurs avaient à parcourir un trajet de près de sept cents milles le long de la Baie James et de la Baie d'Hudson.

À environ quarante mille de Moosonee, comme les deux canots frôlaient la rive, bordée d'épais buissons, une flèche indienne faillit atteindre le constable en plein corps.

Comme c'était à peu près l'heure d'établir un campement pour la nuit, on décida d'accoster.

– Si je mets la main sur un maudit sauvage, disait Tom, je vais lui tailler la peau pour m'en faire un lasso.

Tom était-il l'ancêtre du compositeur de la fameuse chanson ?...

On débarqua.

On fouilla la brousse...

Pas plus de sauvages que sur la main.

Ceux-ci n'étaient pas faciles à saisir sur leur territoire, dont ils connaissent les moindres recoins.

« Qu'importé » se disaient J. B. Verchères et ses compagnons.

– Nous finirons bien par en attraper quelques-uns...

Et Tom de reprendre :

– Et ils ne perdent rien pour attendre.

Pour revenir à des idées plus civilisées, le constable dit :

– Savez-vous, mes amis, que c'est demain après-midi, à deux heures et douze, que se produira la plus complète éclipse de soleil.

– Les cow-boys levèrent les yeux, attentifs et demandèrent tous ensemble : « Qu'est-ce que c'est que ça, une esclippe. »

– Une éclipse, qu'on dit, remarqua Tit-Pit, que sa curiosité naturelle portait à tout enregistrer ce que son esprit trouvait étrange.

Voulant se rassurer davantage, il questionna :

– Vous avez bien dit deux heures et douze ? constable.

– Oui, mon garçon.

– Et qu'est-ce qu'il va faire le soleil avec l'éclipse.

– Il va se cacher derrière la lune et disparaître complètement durant deux bonnes minutes.

– Et après ?

– Après il va réapparaître graduellement.

– Graduellement ?

– J'ai dit graduellement.

– Je l'ai, graduellement... et qu'est-ce que c'est ça ?...

– Cela signifie qu'il va reprendre son éclat normal tranquillement.

– Son éclat nord mal ?

– Eh oui. Tu dis bien.

– Ça veux-t'y dire que le soleil va éclater et que tous les morceaux vont r'voler dans l'nord ?...

- Non, non, Tit Pit.
- Eh ben !! Alors ?
- Ça veut dire simplement qu’il va revenir brillant comme auparavant.
- Et puis qu’y s’couchera p’us jamais ?
- Ferme-donc ta g... p’tit fou : Tu dis des bêtises !

Il était si visible que Tom avait encore moins compris que tout le monde éclata de rire.

Mais Tit-Pit avait pris sa leçon d’astronomie.

Et quand Tit-Pit Landry savait quelque chose, il ne l’oubliait pas de sitôt.

Finalement, on s’installa pour la nuit, autour du bivouac.

Tit-Pit ne s’endormait pas.

Il continua à rôder, par ci par là...

Tout le monde dormait.

Tit-Pit ne revenait pas.

Il marchait, sans bruit, le long de la rive.

Ou plutôt, le bruit des vagues de la Baie

couvrait les écrasements de brindilles sous ses pas...

..et sous les pas de ceux qui le guettaient..

Pauvre Tit-Pit.

Il sursauta, soudain, mais il était trop tard.

Quatre ou cinq grands gaillards à torse nu, à la chevelure crasseuse et nauséabonde garnie de plumes de vautour, se jetèrent tous ensemble sur lui.

Celui qui semblait commander aux autres lui avait mis la main sur la bouche pour l'empêcher de donner l'éveil.

Il ne put crier.

La poigne de ses ravisseurs était tellement solide qu'il ne put même pas se défendre.

Se défendre, dis-je... il ne pouvait plus faire le moindre mouvement.

Les sauvages d'Amérique sont bien au courant de la bonne manière d'effectuer un enlèvement.

Le malheureux Tit-Pit se sentit rapidement emporté dans les profondeurs de la forêt.

Il se demandait tristement s'il reverrait jamais ses amis.

V

On a enlevé Tit-Pit

Un peu avant l'aube, le chef J. B. Verchères, se sentant indisposé, repoussa la couverture de laine dont il s'était enveloppé, et essaya de secouer l'étrange torpeur qu'il ressentait dans tous ses membres.

Ses yeux semblaient lui jouer des tours.

Il titubait comme un homme ivre.

Il avait des crampes dans les bras.

Il lui semblait voir des ombres partout...

Il réussit à faire un son.

Un seul des dormeurs se leva.

C'était Tom, qui demanda :

– Chef ! Qu'est-ce que vous avez ?

– Je ne.... sais.... pas.... malade !

Tom fit le tour du bivouac et constata l'absence de son petit ami Tit-Pit Landry.

Il s'affola du coup.

Tom connaissait bien les trucs des Indiens.

Une idée lui vint tout-à-coup...

S'approchant du bivouac, il s'empara de la chaudière de thé suspendue à une branche transversale au-dessus du feu.

Examinant le contenu de la théière, ou plutôt de ce qui restait au fond après l'évaporation, il se mit à jurer comme un païen :

– Les maudits cochons ! Les bâtards ! Ils ont enlevé Tit-Pit et ont essayé de nous empoisonner avec des feuilles de chanvre des bois.

Il fit le tour des dormeurs et les secoua à tour de rôle.

Tous, excepté lui, avaient pris un coup de thé avant de se coucher.

Le constable fut le premier debout.

Il se secoua.

Essaya de se mettre sur ses jambes titubantes.

Finalement il y réussit et demanda à Tom :

– Qu’y a-t-il, Tom ?

– Êtes-vous malade ?

– Je me sens faible et je vois double.

– Eh bien ! Vous avez failli mourir...

– Mourir ?

– Eh oui !

– Et de quoi, grands dieux ?

– De chanvre indien, par empoisonnement.

– De chanvre indien ?

– Tenez, regardez.

Et Tom lui montra les petites feuilles vertes au fond de la théière qui avait servi à faire le thé.

– Je ne comprends pas.

– C’est pourtant facile à comprendre : Pendant que nous courions comme des fous après les sauvages, dans le bois, ceux-ci sont venus ici et ont jeté des feuilles de chanvre dans l’eau qui mijotait sur le feu du bivouac.

- Ça, c'est fort.
- Oui, mais ce n'est pas tout.
- Qu'y a-t-il encore ?
- On a enlevé Tit-Pit Landry.
- On l'aurait entendu crier...
- Ne vous imaginez pas ça.
- Et pourquoi donc ?
- Parce que les sauvages, quoi que vous pensiez, ne sont pas des fous, loin de là.
- Je ne veux pas dire cela. Mais Tit-Pit Landry non plus n'est pas fou et je suis très surpris qu'il n'ait pas trouvé le moyen de donner l'alarme.
- S'il ne l'a pas fait c'est, croyez-le bien, uniquement parce que les sauvages ne l'ont pas laissé faire...
- Lorsqu'il s'est senti, il aurait dû crier.
- Si, au lieu d'essayer de vous réveiller, il y a une bonne demi-heure, je vous avais pris dans mes bras, auriez-vous pu crier ?
- Je n'ai pas eu connaissance de rien...

- Alors pourquoi blâmez-vous Landry ?
 - Tu as raison, Tom, je suis idiot.
 - Vous n’êtes pas idiot, vous êtes dopé.
 - HEIN ?...
 - Ne vous fâchez pas, constable...
 - Tu es bon toi. Tu me traites de dopé et tu penses que je vais prendre cela comme un coup de lait.
 - Écoutez bien, constable...
 - Oui, j’écoute très bien.
- Et le constable serrait les poings.
- Nommez-moi la plante dont on sert pour faire les fameuses cigarettes que Bill Rogers a apportées à sa salle de danse, l’autre soir ?
 - Tu as raison. Je n’y pensais pas...
 - Eh bien ?
 - Eh bien... je suis doublement idiot. Voilà.
 - Ce n’est pas ce que je veux dire, voyons.
 - Je le sais bien. Mais moi c’est ce que je sais : Je suis un double, un triple, un quadruple

idiot...

– Allons ! Allons !

– Je sais bien, maintenant que je suis dopé, je le constate, je le sens. C'est vrai que c'est avec ces feuilles-là que Bill Rogers faisait ses cigarettes.

– Comment l'avez-vous su ?

– Il me l'a dit lui-même, lorsqu'il était saoul.

– C'est certain qu'il ne s'en souvient plus.

– C'est certain qu'il ne s'en souvient plus...

– Je ne m'en souvenais plus moi-même ; mais trêve de jacassage : Il nous faut essay...

Le constable s'arrêta au milieu de sa phrase.

Tom jeta un coup d'œil dans la direction où le constable regardait et les deux s'élancèrent vers les carabines...

Il était grand temps qu'il s'aperçussent de ce qui se passait.

Ils lâchèrent en même temps leurs deux coups de feu...

Deux sauvages venaient de payer de leur vie leur folle témérité : Ils avaient essayé d'enlever à nos amis leurs deux canots d'écorce.

Tom et le constable s'approchèrent de la rive et examinèrent les deux cadavres.

Les deux avaient reçu une balle dans la tête.

L'un, le plus grand, était tombé dans la Baie.

L'autre gisait au fond du canot.

Tom agrippa le cadavre de l'Indien, le fit tourner autour de sa tête et le lança dans la Baie en disant :

– Tiens ! Chien maudit !

– Deux de moins... dit simplement le constable.

– Mais il en reste encore bien d'autres, reprit Tom.

– Malheureusement.

– Et je suis sûr que ça peut nous causer encore des ennuis...

– Probablement.

Comme on le voit, le constable n'était pas très expansif.

Sur les entrefaites J. B. Verchères s'amena vers eux.

Il semblait s'être passablement remis :

– Sur quoi avez-vous tiré ?

– Du gibier... dit laconiquement le gars de la Police Montée.

– Quelle sorte de gibier ?

– Du gibier de potence : Deux indiens qui ont essayé de nous empoisonner et qui ont probablement aidé à enlever Tit-Pit Landry.

VI

Tit-Pit Landry au poteau

Les féroces ravisseurs de Tit-Pit, comme on l'a vu, l'avaient emmené dans le bois, à une assez grande distance du bivouac.

Il ne se faisait pas d'illusions sur le sort horrible que ses ennemis lui réservait...

Il avait, comme l'on sait, déjà voyagé dans ces parages, et connaissait la féroce cruauté de ces tribus sauvages.

Tit-Pit Landry était doué d'une intelligence hors ligne, et l'on peut croire que c'est par pure bouffonnerie qu'il avait fait mine de ne pas saisir du premier coup les explications du constable au sujet des éclipses de soleil.

De plus, il parlait couramment plusieurs dialectes sauvages et il comprenait fort bien tout

ce que ceux-ci disaient.

Il fit mine de ne pas saisir leurs propos.

On le traîna dans le wigwan du Grand Chef Wisobeh.

Il vit, par les tentes de peau démontables, qu'il était entre les mains d'une tribu de nomades.

Ce n'était pas encourageant.

On allait probablement se défaire de lui au plus vite et décamper afin d'éviter les poursuites par ses compagnons.

On l'avait solidement ligoté au moyen de lassos sauvages.

Il comprit, au discours du Chef Wisobeh, qu'il n'y avait plus pour lui, aucun espoir.

Le chef avait commandé qu'on l'attachât au poteau de torture.

Quelles cruautés terribles allait-on lui faire subir ?

Wisobeh avait dit :

– Qu'on attache le visage pâle au poteau de torture jusqu'à ce que l'astre du jour touche à la

cime du grand cyprès, là-bas.

Tit-Pit, se voyant perdu sans retour, se dit qu'il ne risquait pas grand-chose de plus en essayant un truc de sa façon.

Prenant une voix sépulcrale, qu'il enfla de toute la force de ses cordes vocales, il s'écria :

– Prends garde, Wisobeh.

Le chef sursauta de surprise.

– Le visage pâle n'est pas un vrai visage pâle.

– Que veux-tu dire ?

Tous les sauvages regardaient Tit-Pit avec une stupéfaction qui allait croissante.

Tit-Pit continua :

– Wisobeh ! Prends garde !

Le grand Chef Wisobeh perdait visiblement de sa superbe ironie devant l'effronterie sans nom dont il était témoin.

En effet, avait-on jamais entendu parler, grand les grands Pah Wah des anciens, d'un prisonnier attaché au poteau de torture et qui menaçait le chef de ses vainqueurs ?

Wisobeh était stupéfié.

Plus que cela, Wisobeh n'était plus très sûr de lui-même.

Tit-Pit continua :

– Wisobeh a trahi l'astre du jour en s'emparant de son père.

– Whoa ! Whoa ! Le visage pâle ne dit pas la vérité.

– Le père de l'astre du jour dit toujours la vérité. Wisobeh seul a une langue de vipère. La langue de Wisobeh a commandé qu'on fasse prisonnier le père de l'astre du jour. Wisobeh doit réparer immédiatement.

– Whoa ! Whoa ! L'astre du jour n'obéit qu'au Grand Manitou et n'a pas de relations avec les visages pâles.

Il parlait toujours, en regardant dans la direction du soleil. N'ayant aucun moyen de voir l'heure, il devait la deviner par la hauteur de l'astre.

Quand il jugea que l'éclipse était sur le point de se produire, il s'écria, d'un ton autoritaire,

furieux :

– Oh toi, mon fils bien-aimé. Toi que j’ai engendré. Comment oses-tu donner ta lumière bienfaisante à ce sale chien qui attache ton père au poteau de torture. Disparais pour toujours de ma face, de la face de ton père...

Les sauvages, le croyant devenu subitement fou, ce qui s’était déjà observé de prisonniers que la mort effrayait au point de troubler leur esprit, regardèrent le ciel, où pas le moindre petit nuage n’apparaissait, et éclatèrent de rire.

Tit-Pit cria plus fort encore, comme enragé, cette fois-ci.

– Comment, fils ingrat et sans cœur, tu oses continuer malgré la défense de l’auteur de tes jours, à éclairer ce serpent, ce monstre entre les monstres qui veut tuer ton pauvre père ? Disparais ! Comprends-tu ?

Les sauvages s’amusaient énormément.

Riaient follement.

Dansaient des sarabandes de joie effrayantes...

Et... tout à coup, le temps s’obscurcit, devint

bleuâtre, puis gris, puis noir comme en pleine nuit.

Consterné, fou de terreur subite, Wisobeh sortit un long couteau de sa ceinture et se précipita vers Tit-Pit.

Le malheureux cow-boy crut sa dernière heure arrivée.

Mais il revint vite de son erreur :

Wisobeh avait coupé ses liens.

Wisobeh l'avait délivré.

Il fallait faire vite. Il n'avait que deux ou trois minutes à lui, il dit hautainement au Grand Chef :

– Tu vois, Wisobeh ! Mon fils s'est voilé la face. Mon fils a honte d'avoir sali ses rayons sur ta sale face de pourceau. Il ne reviendra plus jamais se montrer à tes soldats ni à toi-même.

Wisobeh se précipita aux pieds de Landry, la face contre terre.

Tous ses guerriers l'imitèrent en poussant des gémissements horribles.

Tit-Pit criait maintenant.

Ou plutôt, Tit-Pit hurlait, pour dominer les lamentations de la multitude des guerriers :

– Taisez-vous ! Tas de cochons ! Et toi, Wisobeh promets, sans hésiter de m’accorder tout ce que je vais te demander et je fais revenir mon fils avant qu’il ne s’en aille pour toujours, loin de toi et de ta sale tribu de pourceaux !...

Il était plus que temps que Wisobeh se décidât, il cria enfin, dans un cri qui n’avait plus rien d’humain, tellement il était terrifié :

– Oui ! Oui ! Père Vénéré de l’Astre du Jour. Nous t’en supplions tous à genoux et te promettons tout ce que tu exigeras.

Tit-Pit ne perdit pas de temps, car c’était plus que pressant :

Il eût juste le temps de s’écrier :

– Reviens, ô mon fils. Cesse de terroriser ce pauvre Wisobeh et sa tribu repentante.. Ils te promettent de se rendre aux désirs de ton père... Allons, reviens, tête de mule !

Tout-à-coup, juste comme Tit-Pit prononçait la dernière syllabe du dernier mot, le soleil

recommença à se montrer graduellement...

Une longue clameur de joie intense, en même temps que de profond soulagement jaillit de toutes ces poitrines.

Sûr de lui, maintenant, le joyeux naturel de Landry revint à la surface.

Après le terrible danger qu'il venait de courir, l'animal s'amusait follement, maintenant..

Il vociféra, d'une voix de stentor :

– Taisez-vous, tas de vers grouillants. Bande de pouilleux ! Ne salissez pas l'air que respire le père de l'Astre du Jour qui vous parle : Vous n'avez pas le droit de parler. Vous n'avez pas encore payé la rançon de votre crime odieux.

*

Un peu après l'exécution des deux sauvages qui avaient essayé de voler les canots, Tom et J. B. Verchères reconnurent la trace des ravisseurs de Landry.

Le chef de police héla le constable qui les rejoignit.

Avisant les deux autres cow-boys qui se révélèrent enfin, après leur longue torpeur, J. B. leur cria :

– Prenez bien soin des canots.

Les deux cow-boys, encore sous l'effet de la drogue maudite, ne comprenaient pas très bien ce qui se passait ; mais ils se décidèrent enfin à répondre à l'unisson :

– Fort bien, patron.

Ils étaient habitués à obéir à Omer Lavigne.

Et Lavigne n'était pas l'ombre de J. B. dans ses colères.

J. B. Verchères et ses deux compagnons se lancèrent sur la piste des ravisseurs de Landry.

Ignorant tout de ce qui venait de se passer, ils arrivèrent à la bordure de la clairière et virent cette chose stupéfiante, incroyable, inouïe :

Le Grand Chef Wisobeh prosterné là, devant Tit-Pit Landry, l'air féroce, courroucé, terrible...

Tous les autres sauvages se traînant sur le ventre et semblant implorer Tit-Pit.

Tom comprenait fort bien le dialecte de cette tribu.

Il avait fort bien entendu Tit-Pit engueuler toute la bande de peaux-rouges.

Curieux de voir la suite de cette scène extraordinaire, d'un commun accord tacite, ils s'arrêtèrent et décidèrent de ne pas se montrer.

Tit-Pit reprit, l'air toujours enragé :

– Aboutissez. Tas de pourriture.

Tom, les yeux grands comme des piastres, ébahi, estomaqué d'une si grande puissance dans un si petit corps, n'en revenait pas.

Les des autres non plus, d'ailleurs.

Ils craignirent un instant une terrible réaction de la part du chef Wisobeh.

Ce fut avec une surprise plus grande qu'ils virent le grand chef lever une face suppliante vers Tit-Pit.

Et, ma foi, le grand, le Très Grand Wisobeh

avait les larmes aux yeux et se rendait sans conditions.

Car Wisobeh venait de consentir à tout :

– Commande-nous. Commande à ton indigne serviteur, ô grand Maître. Père de l’Astre du Jour. Que désires-tu ? Prends toutes nos plus belles filles et emmène-les chez les blancs ; mais ne nous affliges pas de ta terrible puissance.

– Bon, pensa Tom, j’y suis : Ils le prennent pour le Bon Dieu.

– Ah ! Ce Tit-Pit !

Ce grand Tit-Pit

Ce très grand Tit-Pit.

Ce superhomme de Tit-Pit.

VII

On repart vers Rupert House

Tit-Pit Landry avait effrontément exigé du Grand Chef Wisobeh qu'il lui laissât choisir les cinq meilleurs rameurs de sa tribu ; qu'il lui donnât le meilleur canot d'écorce et les provisions nécessaires pour atteindre Rupert House.

Ainsi doublée, la caravane, grâce à l'astuce et à l'effronterie gamine de l'intelligent petit cowboy, tous les dangers étaient désormais écartés, du côté des sauvages, du moins.

Mais il y avait encore beaucoup de blancs hors-la-loi aux alentours de ce poste, fondé en 1668 par Médard Chouart, donc le plus vieux poste de traite dans le nord du Canada.

Rupert House était encore loin de la fondation

de la Mission des Oblats, qui devait ne voir le jour qu'en 1943.

J. B. Verchères commençait à respirer plus librement.

Le constable Roy avait toujours son air sérieux.

Son front était cependant plus serein.

Tit-Pit était toujours le même.

Les sauvages de Wisobeh l'adoraient presque...

Ils le craignaient comme la picote.

Tom, lui, ne le quittait plus des yeux.

Personne, à part les sauvages de Wisobeh, ne comprenait rien à la puissance occulte de ce petit homme.

Et il se gardait bien de les mettre au courant.

Il se repaissait de son triomphe.

J. B. Verchères décida qu'on referait l'approvisionnement des vivres chez les sauvages de East Main.

Dès le lendemain on repartit pour le Vieux Comptoir où l'on dût acheter un canot neuf.

L'un des canots prenait un peu d'eau et J. B. avait jugé qu'on perdrait trop de temps à attendre qu'il fût goudronné.

Partout les tribus sauvages leur faisaient bon accueil.

On s'arrêta une journée à Fort George, où Verchères savait trouver l'un de ses vieux amis Harry Cody, le neveu du fameux capitaine William Cody, surnommé Buffalo Bill, qui s'y trouvait en garnison.

Les deux amis parlèrent longuement de leurs exploits du passé et on dût se séparer dès le lendemain, car J. B. Verchères voulait atteindre le golfe de Richmond, dans la Baie d'Hudson, avant le 14 juillet, pour y surprendre son ami DeBlois, un français, le jour de la fête de la Bastille.

On parvint au Golfe de Richmond la veille du jour de la fête ; malheureusement J. B. eut la profonde douleur d'apprendre le décès de cet excellent ami, survenu trois mois auparavant.

C'est au Golfe de Richmond qu'on découvrit réellement l'étonnante intelligence du petit cowboy Landry.

À partir du Golfe de Richmond, il ne connaissait plus la route à suivre pour traverser l'Ungava jusqu'à la Baie d'Ungava.

Il avait tout prévu.

À partir de là commencerait le portage.

Il devrait faire sa part comme les autres.

Et il craignait terriblement de ne pas pouvoir.

En s'assurant d'un véritable troupeau d'esclaves, qui, tous, connaissaient le territoire à traverser, il surmontait la difficulté.

Tous leurs canots étaient assez légers pour être transportés par un seul homme tout en étant capable de porter les voyageurs et près d'une demi-tonne de bagages et de provisions.

On remonta la rivière Wiachouan où l'on dût effectuer un portage de deux milles pour éviter la fameuse chute de 315 pieds de hauteur où se précipite l'eau de celle-ci.

Ce ne fut que lorsqu'on commença à traverser toute une série de petits lacs pour remonter la Rivière Eau Claire jus-qu'à sa source, le Lac Eau Claire que Tom commença à se dégeler vis-à-vis de son petit ami Landry.

On eût dit qu'il craignait la puissance mystérieuse de son ami. Car il savait bien jusqu'à quel point il l'avait taquiné dans le passé.

S'il fallait maintenant que Tit-Pit se tournât entièrement contre lui seul.

Rien que d'y penser, il en tremblait.

Tit-Pit qui, dans une colère noire avait maté tout une fière tribu sauvage et son Grand Chef.

Le Chef des autres Chefs.

– Oui !... Il n'osait pas lui parler...

Il craignait de l'offusquer.

N'emmenait-il pas cinq esclaves soumis ?...

Et ces airs bêtes-là qui semblaient satisfaits de leur sort.

Il n'y avait pas à dire : Tit-Pit Landry était tout un homme.

Tit-Pit devinait l'embarras de son ami Tom.

Il en jouissait dans le fond de son cœur.

Le pauvre Tom payait bien cher ses galéjades sur son compte.

Et Tit-Pit se demandait combien de temps durerait son évidente suprématie sur le géant.

Comme on allait traverser les deux grands lacs Seal, pour atteindre la hauteur des terres, Tom se décida.

Il interpella abruptement son ami :

– Tit-Pit, il faut que tu me dises...

Tit-Pit rigolait, au-dedans de lui-même.

– Oui, Tom, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Tom était un amateur de femmes et il se souvenait de l'offre qu'avait faite à Tit-Pit le grand chef Wihobeh, concernant les filles de sa tribu.

– C'est un peu fort, tout de même. Moi, le cow-boy le plus fort du ranch B barre O et je ne puis seulement pas flatter la grosse servante

Azilda du revers de ma main, pensait-il tristement.

Et tout haut, à Tit-Pit :

– Je veux que tu me dises rien qu’une petite partie de ton secret.

– Quel secret ?

– Ne fais pas le fou... tu sais bien. Le secret pour avoir toutes les filles que tu veux, et à la pochetée.

– Ah ! C’est rien que ça que tu veux savoir ?

– Oui, mon Tit-Pit. Rien que la partie qui concerne les femmes. Je te promets de ne pas t’achaler pour le reste du secret si tu me donnes cette recette-là.

Tit-Pit décida de « Boucher un Coin » au gros Tom :

– Comme je suis un vrai ami pour toi, je vais te donner toute la recette au complet ; mais je t’avertis, c’est assez compliqué.

– Dis toujours...

– D’abord, attends une dizaine d’années, fais-

toi maigrir et diminuer ; ensuite trouve-toi un grand Jack d'ami qui te traitera de p'tit fou. Ensuite fais-toi poigner par une tribu de sauvages sanguinaires et arrange-toi pour qu'on t'attache à un poteau de torture. Après ça trouve le moyen de t'empêcher de te faire griller par les peaux-rouges et je te garantis que tu pourras avoir, par la suite, toutes les filles que tu voudras.

– C'est bien ! N'en parlons plus. Je vois bien que tu m'en veux parce que je t'ai fait fâcher dans le temps...

Tit-Pit sourit malicieusement et décida de laisser pâtir le gros Tom jusqu'au retour de l'expédition.

On avait enfin atteint la hauteur des terres.

VIII

Un prisonnier dangereux

De l'autre côté, on se trouva sur le versant de la Baie d'Ungava.

On dût s'aventurer sur la Rivière aux Mélèzes.

J. B. Verchères s'aperçut, avec un soupçon de découragement, que la partie supérieure de celle-ci coule comme un véritable torrent.

On finit cependant par atteindre le but ultime de l'expédition. Après comparativement peu de tribulations on parvint enfin jusqu'au Fort Chimo où se trouvait le prisonnier qu'on devait ramener jusqu'à Bytown.

J. B. Verchères, de même que le Constable de la gendarmerie royale, jugèrent, du premier coup d'œil, que l'homme était excessivement dangereux.

Le chef Verchères ne jugea pas à propos de s'éterniser dans ces lieux inhospitaliers et décida de repartir immédiatement.

Après avoir renouvelé l'approvisionnement.

C'est là que J. B. Verchères put juger du haut degré de prévoyance qu'avait montré Landry, le petit cow-boy du ranch B barre O, lorsqu'il avait dicté ses conditions invraisemblables au chef redoutable Wisobeh.

Ses « esclaves » comme se plaisait à les nommer Tit-Pit, dans un manque absolu de pusillanimité, connaissaient bien le territoire que devait traverser l'expédition pour se rendre compte du mal causé parmi les tribus indiennes par leur prisonnier.

De plus, les sauvages racontaient volontiers à leurs semblables l'étonnant pouvoir que possédait ce petit homme, que tous prenaient non pas comme un demi-dieu, mais un dieu tout entier et condensé dans ce cow-boy.

À mi-chemin entre la Rivière Koksoak et le tête de la Rivière-à-Mon-Oncle, dont l'estuaire se

trouve à Godbout, presque en face de Matane, les sauvages rencontrèrent une tribu amie.

Comme ils l'avaient fait jusque-là, ils commencèrent à raconter les prouesses incroyables du petit dieu cow-boy.

Bob Smith, le prisonnier, menottes aux mains, assistait à l'entretien.

Smith parlait tous les dialectes sauvages de cette partie du Canada et comprenait par conséquent ce que se racontaient ces grands enfants des bois.

Voyant jusqu'à quel point les avait bernés Tit-Pit Landry au moment de l'éclipse totale du soleil, il s'écria soudain :

– Maudite bande de fous ! et il allait sans doute continuer et expliquer le truc.

Heureusement que Tit-Pit n'était pas loin.

En un tournemain il avait arraché le mouchoir de cow-boy qu'il portait autour du cou et l'avait enfoncé jusqu'au gosier dans la bouche de ce bavard de Smith.

Ce faisant il passait la remarque suivante :

– Vois-tu, Smith, je t’aime encore mieux que ta petit maman. Si celle-ci avait eu le bon esprit de te fourrer une de tes couches dans la gueule et t’avertir de la laisser là entre les repas, tu ne serais pas aujourd’hui sur la route qui conduit à la potence.

Le fameux Bob Smith était bleu de rage.

Force lui fut de garder quand même le silence.

Son bâillon était très efficace.

On suivit exactement la suggestion de Tit-Pit.

On lui laissa son bâillon entre les repas.

Il promit de ne plus parler aux sauvages.

On ne le crut pas, car il avait fait, jusqu’ici trop de mal avec sa mauvaise langue de conspirateur.

On atteignit enfin, après d’innombrables portages, la Rivière-à-Mon-Oncle dont nous avons parlé plus haut.

On la descendit jusqu’à l’endroit qu’on nomme aujourd’hui Godbout mais qui n’était alors que bois debout.

Car une seule habitation existait là dans le temps.

La résidence du fondateur : Monsieur Comeau.

Sa résidence était bâtie tout près du lieu où se trouve maintenant les diverses bâtisses de la Saint Régis.

La mer étant trop agitée, on n'osa pas traverser en canots jusqu'à Matane. C'eut été presque un suicide après le grand succès qu'avait remporté cette épouvantable randonnée.

On remonta donc le Saint-Laurent jusqu'à la Malbaie.

De là, on traversa à Rivière-du-Loup où l'on se reposa à l'hôtel Parent, juste derrière la gare, durant deux jours entiers.

Puis on s'embarqua le surlendemain sur un train de l'Intercolonial (aujourd'hui le Canadien National) jusqu'à Bytown, que l'on était justement à organiser comme capitale et qui prit, par la suite, le nom d'Ottawa.

Le Gouverneur Général y siégeait, en conseil, pour la première fois. Et ce fut là que le chef de police de Squeletteville et le Constable de la Gendarmerie Royale Canadienne firent, de concert, leur volumineux rapport, que l'infatigable J. B. avait compilé.

IX

Le détournement d'une rivière

À Squeletteville les choses avaient semblé considérablement se gâcher, tel qu'en avaient eu la prémonition le Constable de la Police Montée et le chef J. B. Verchères.

Les cavaliers à faces patibulaires rencontrés sur la Piste Indienne en amont de la Vallée de la Mort étaient des cow-boys à la solde de George Boyde.

Celui-ci dont le ranch couvrait deux sections complètes de 640 acres chacune avait commencé il y avait à peine cinq ans son Bar X Bar sur une demi-section.

Il avait même obtenu cette demi-section frauduleusement du vieux rancher Thomas Richer, qui, pour ne pas crever de faim avec sa

filles, que convoitait toujours George Boyde, malgré l'opposition acharnée de celle-ci.

Or la belle Jacqueline était secrètement courtisée par deux hommes entre l'amour desquels elle ne pouvait se résoudre à fixer définitivement son choix : Armand Lavoie et Gilles Le Beau.

Armand, qui était devenu chef de police intérimaire, depuis le départ de J. B. Verchères, se défiait avec raison des manigances du rancher George Boyde.

Malgré tout, Armand était loin de se douter de la gigantesque entreprise démoniaquement ourdie pour ruiner tous les ranches au sud du sien.

Son intention était de forcer les ranchers à vendre pour une chanson de vastes prairies qui valaient des centaines de milliers de dollars.

Malheureusement pour le malhonnête rancher George Boyde, Jacqueline Richer, qui détestait souverainement Boyde depuis qu'il avait honteusement ruiné son père, s'était mise dans la tête de débarrasser le pays de ce dangereux

parasite.

Sous un prétexte quelconque et assez plausible pour que nul ne doutât de son authenticité, elle parvint un bon soir, jusqu'à la prison de Squeletteville.

Armand Lavoie était justement en train d'étudier une carte géographique du District Juridique de Squeletteville, lorsque la jeune fille frappa à la porte de son bureau.

Le visage du jeune chef de police intérimaire devint immédiatement radieux.

– Tiens ! Bonjour Jacqueline.

– Bonjour Armand.

– Peux-tu me dire quel bon vent t'amène ici si tard ?

– Souviens-toi, Armand, de ce que je t'ai dit un jour...

– Aide-moi à me souvenir...

– J'ai dit que du ranch où j'étais il ne pouvait rien sortir de bon. Tu sais ce que tu m'as répondu, n'est-ce pas ?

- Oui, je me souviens maintenant.
- Tu m’as dit : Hâte-toi d’en sortir, car je désire marier une bonne petite femme.
- Eh bien ?
- Eh bien ? je viens t’offrir l’occasion de tout changer pour le mieux,, dans le district de Squeletteville, avant l’arrivée de monsieur Verchères.
- Ma petite Jacqueline, tu me mets l’eau à la bouche. Je ne puis pas croire que tu pourrais me procurer un moyen quelconque de débarrasser la place de ton bandit de patron. Ai-je bien deviné ?
- Tu as mis le nez dessus, mon petit Armand.
- Et tu vas me dire dès ce soir quoi faire pour réussir ?
- Oui, Armand, dès maintenant.
- Dis vite, ma petite Jacqueline, je t’écoute.
- Tu n’es pas sans avoir remarqué, depuis le départ de monsieur Verchères, les nombreux cow-boys à figures étrangères qui viennent danser à la salle de danse de Squeletteville ?

– En effet, et je dois te dire qu'ils ne m'inspirent pas une grosse confiance.

– Tu as raison, Armand.

– Et pourquoi, ma chérie ? Puis-je savoir ?

– Naturellement, puisque que je suis venue pour te le dire.

– Tu es adorable.

– Laisse faire les compliments pour l'instant et écoute-moi bien, car la chose est excessivement importante.

– Tu me fais peur, sais-tu ?

– Réellement, j'ai peur moi-même, car si notre plan échoue c'est la ruine complète, irrémédiable, de Squeletteville.

– Allons ! Jacqueline, n'abuse pas de ma crédulité, au moins.

– Je te dis l'entière vérité. Si, dans 15 jours seulement tu n'as pas réussi à faire partir Boyde du Bar X BAR, c'est lui qui réussira à faire partir tous les autres ranchers de sur leurs ranches !

– Et par quel moyen, s'il te plaît ? Je voudrais

bien voir s'il existe un homme assez puissant pour effaroucher tant de gens !

– Réponds à cette question : Les gens et les animaux peuvent-ils vivre sans eau ?

– Évidemment non ! Mais il n'y a certainement pas un homme sur terre capable de priver d'eau tous les ranches de Squeletteville au sud du Bar X Bar.

– C'est exactement ce que va faire George Boyde avec ses bandits qu'il a rapaillés à la sortie de deux ou trois pénitenciers.

– Et comment, encore une fois ?

– En détournant le cours de la Rivière qui alimente toutes les terres de Squeletteville pour le diriger vers la Vallée de la Mort qui était sans contredit une rivière autrefois. Par conséquent, un lit tout prêt à recevoir ces eaux détournées.

– Mais, en faisant cela, Boyde va priver son propre ranch !

– Tout a été prévu et, toutes les nuits, les hommes de Boyde vont travailler à ce canal secret qui est presque terminé et que j'ai vu de

mes yeux cet après-midi.

Armand Lavoie, réalisant soudainement le danger qui lui indiquait sa petite amie, devint pâle tout-à-coup.

– Mais comment se fait-il que je sois passé par là et que je n’aie rien vu de tout ceci. Car il faut absolument que le canal passe au sud du ranch Bar X Bar. Autrement, Boyde assécherait ses propres prairies !

– C’est bien au sud que se termine actuellement ce canal. Mais on a la précaution de couvrir l’endroit avec des branchages soigneusement agencés pour éviter d’être découvert.

– Et comment se fait-il que tu aies pu le découvrir, toi ?

– C’est parce que je les espionne tant que je peux. Hier quelques bribes de conversation que j’ai pu saisir entre deux soi-disant cow-boys m’ont enfin renseignée sur ce projet monstrueux...

– Alors, il n’y a pas de temps à perdre. Te

crois-tu en danger pour entrer chez toi ?

– Pas si on ignore que je suis venue ici.

– Je comprends, mais fais attention à toi, ma chère Jacqueline. Tu sais que s’il t’arrivait quelque chose après ce que tu viens de me dire, je me croirais responsable... pourquoi ne coucherais-tu pas ici ?...

– Y penses-tu ? Seule, avec un garçon ?

– Tu as raison. Je suis idiot.

– Tu n’es pas idiot, tu es simplement merveilleux. Et tu vas essayer, dès maintenant, de nous dépester de cette vermine.

– Et si je réussis ?

– Si tu réussis, je consentirai à devenir ta femme.

– Alors aussi bien dire que c’est chose faite.

– Je me rends dès ce soir au B Barre O d’Omer Lavigne et ça ne sera pas très long avant que tu entendes parler des résultats.

– J’espère bien que toi et les cow-boys des ranches en danger réussirez à me sauver de

lavage de vaisselle prochainement. Ça abîme les mains, tu sais ?

– Si je ne me trompe pas, tu auras sous peu beaucoup moins de vaisselle à laver car j’ai bien l’intention d’en envoyer quelques-uns retrouver leurs ancêtres.

– Bon. Là-dessus, Armand, je te souhaite bonne chance et bonsoir.

– Et tu ne m’embrasses pas ?

– Seulement après la besogne terminée !

X

Le comité des vigilants

Il était environ une heure du matin.

Armand Lavoie discutait froidement la situation avec Omer Lavigne.

– Mon cher Monsieur Lavigne, il faut faire diligence.

– On va s’en occuper. Que faut-il faire ?

– Pouvez-vous, en très peu de temps, rassembler une centaine d’hommes ?

– En moins de deux heures, Armand.

Et il cria :

– Holà, Phil ! Eh ! Ernest !

Les deux hommes apparurent :

– Qu’y a-t-il, monsieur Lavigne ?

– Prenez les deux chevaux les plus rapides et faites le tour des mêmes ranches que lorsque nous avons organisé le dernier posse. Il nous faut cent hommes armés dans le plus bref délai.

– On y court, patron.

Les deux hommes étaient déjà partis.

– Comment allons-nous nous y prendre ? demanda Lavigne.

– Laissez-moi diriger l'affaire et vous ne le regretterez pas.

– Oui, mais j'aimerais bien avoir une petite idée de la chose.

– Voici un court exposé. D'abord, nous essayons de nous approcher sans être aperçus...

– De ce côté-là, c'est facile...

– Vous croyez ?

– Dame, on n'a qu'à faire avancer nos hommes dans la Vallée de la Mort à la file indienne...

– C'est pourtant vrai !

– De cette façon, les gens de notre ennemi, qui

travaillent de l'autre côté de la dune, ne les verront pas approcher.

– Oui, mais pour les cerner ?

– C'est pour cela que j'ai envoyé deux hommes...

– Pour avoir deux posses au lieu d'un ?

– Ce ne sera qu'un posse, en réalité...

– Je comprends : Le posse sera en deux partie...

– ... dont une sera dirigée par vous et l'autre par moi.

– Excellente idée !

– Si les hommes peuvent ne pas trop retarder !

– Ne vous énervez pas... nous arriverons bien en temps.

Et Armand demanda à Lavigne :

– Qui de nous deux commandera les hommes dans la Vallée de la Mort ?

– Vous représentez la loi, c'est donc préférable que vous soyez caché avec vos

hommes.

– Vous avez raison, je commence à comprendre votre idée...

– Ne voyant qu'un ou deux hommes, car nous dirons aux autres d'essayer de se dissimuler autant que possible, les bandits essaieront peut-être de les abattre.

– Et s'ils réussissent ?

– Ils ne réussiront pas...

– Comment pouvez-vous en être certain ?

– Parce que, comme la dernière fois, nous mettrons des mannequins sur les chevaux.

– En effet, c'est une excellente idée...

– Et qui réussit à tout coup.

– Alors, aussitôt que les hommes du bandit commencent à tirer sur les mannequins, croyant tirer sur vos hommes...

– ... ceux-ci, qui sont à pied et embusqués parmi les broussailles, leur renvoient leurs coups de feu.

– Et moi, comme chef de police, j'arrive par

derrière et nous les exterminons jusqu'au dernier... à moins qu'ils soient assez lâches pour se rendre...

– Hélas oui ! Il se pourrait qu'ils le fassent.

– Et dans ce cas-là, il me faudra bien les arrêter.

– Mais nous aurons, en très peu de temps, diminué la bande de faux cow-boys, qu'il n'en restera jamais assez pour faire marcher le ranch du Bar X Bar.

– Croyez-vous que George Boyde dirigera lui-même ses hommes ?

– Je l'espère !

– Moi aussi...

– Et je sais pourquoi !

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr !...

– Dites, pour voir ?

– Jacqueline ?

– En plein ça !

- Et à quand la noce ?
- Le plus tôt possible.
- Mais encore ?
- Disons dans un mois.
- C’est splendide !...
- Vous viendrez ?
- Certainement que oui, et non seulement moi, mais aussi tous mes hommes disponibles.
- Monsieur Lavigne, j’ai une question à vous poser...
- Eh bien ? Qu’est-ce qu’il y a tout d’un coup ?
- Voulez-vous me dire pourquoi, avant le départ de mon patron, le chef J. B. Verchères, vous me tutoyiez...
- Et qu’à présent, continua Lavigne, je ne le fais plus ?
- Oui, c’est ça que je voudrais bien savoir...
- C’est assez compliqué, car je crois que je l’ignore moi-même. Je crois cependant que c’est

parce que je commence à vous respecter.

– Eh bien ! En voilà une bonne par exemple !

– Vous n’aimez pas cela ?

– Non, monsieur Lavigne, pas du tout.

– Alors c’est tout simple, je vais te dire tu, comme autrefois.

XI

La fin d'un repaire de bandits

Le Comité des Vigilants, comme on appelait les deux posses rassemblées, venait d'arriver.

Il devait certainement y avoir au moins cent hommes, divisés à peu près également.

Armand Lavoie se dirigea vers le groupe où apparaissaient les hommes de J. B. Verchères.

Il leur donna ses instructions d'une manière générale, puis, s'adressant à Jos. Lépine :

- Joseph ?
- Qu'y a-t-il, chef ?
- Il y a que je vais risquer ma vie...
- Comment cela ?
- Il me faut absolument tuer George Boyde...

– Oui, mais pour ça, il faut commencer par ne pas vous laisser tuer !

– Tu me comprends bien ; je le sais.

– Vous voulez le tuer en lui donnant la chance de vous tuer lui-même et j’estime que vous faites mal... c’est un bandit...

– Certainement, mais on ne peut même pas exécuter un bandit sans lui accorder un juste procès...

– Excepté dans un cas comme le cas présent.

– C’est ton opinion et je n’ai rien à voir dans ce que vous ferez, vous-autres ; mais moi, je désire tuer George Boyde dans un combat loyal.

– Et lui désire vous tuer dans un combat déloyal...

– C’est vrai ; mais sa conscience et la mienne ne sont pas du tout semblables et rappelle-toi bien que si je meures, je veux que tu donnes ceci à Jacqueline.

– Je n’y manquerai pas.

– Si je reviens vivant de cette petite sortie, tu

me remettras cette enveloppe.

Et il lui remit une enveloppe cacheté d'un sceau de cire rouge que le cow-boy mit dans sa poche et il vit le cow-boy attacher ensuite soigneusement sa poche avec une épingle de sûreté.

Il sourit de tant de précautions et donna l'ordre de partir.

– Allons, les gars, dit-il, il est temps de partir.

Tous s'éloignèrent, essayant d'empêcher leurs chevaux de faire le moins de bruit possible.

Les hommes d'Armand défilèrent lentement, l'un derrière l'autre.

Parvenus à l'endroit qui leur avait été assigné, ils attendirent, sans se montrer, les premiers coups de feu.

La bande de cavaliers commandée par Omer Lavigne se rendit aussi à l'endroit assigné ; mais les choses ne se passèrent pas exactement telles qu'elles avaient été prévues !...

Le chef J. B. Verchères était arrivé de son long voyage quelques minutes à peine après

qu'Armand fût parti pour se rendre au ranch B. barre O.

Les deux cow-boys restés de garde à la prison lui avaient raconté ce qui se passait.

Sans même prendre le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire, car on sait que ses décisions étaient toujours rapides comme l'éclair et qu'il se fiait à sa première impulsion, il partit.

Jugez de sa surprise, lorsque, à une faible distance du ranch de Lavigne, il vit une bande de cavaliers commandés par une femme qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

Jacqueline non plus d'ailleurs ne le reconnut pas, car c'était bien elle qui s'en allait prêter main-forte à son fiancé.

Ce ne fut cependant pas long avant qu'ils se reconnussent tous les deux et, sans aucune cérémonie. Jacqueline lui cria :

- Suivez-nous, chef !
- Diable, ma fille, cria-t-il, la mode a bien changé depuis mon départ !
- Eh oui ! Comme vous voyez, ce sont les

femmes qui commandent maintenant...

– Et à quel titre s’il-vous-plaît ?

– Ça, monsieur Verchères, c’est mon secret à moi ; mais je vous le dirai en revenant. Car je reviens ici avec vous, après le pique-nique.

*

La fusillade ne fut pas très longue mais les coups étaient échangés rapidement.

Aussitôt que les bandits de George Boyde aperçurent les trois mannequins sur les chevaux, qu’on avait laissé aller la bride sur le cou, ils firent ce que Boyde leur avait dit de faire : Ils tirèrent sur les bonhommes de guenilles.

Comme ils ne tombaient pas, ils s’acharnaient à tirer.

Sur l’entrefaite, le chef J. B. Verchères et Jacqueline arrivèrent, suivis par leur nombreuse bande de cow-boys.

J. B., qui arrivait de flanc sur les bandits, vit

ceux-ci tirer sur les mannequins qu'il prit lui-même pour les hommes d'Armand, ce qui l'enragea. Il fit ce que tout homme sensé eût fait dans de telles circonstances : Il tira dans le tas.

Les cow-boys qui suivaient firent de même.

Les bandits, voyant arriver tant de monde, ne comprirent pas du tout d'abord ce qui se passait et n'eurent pas l'idée de se rendre en temps.

Ils furent tous tués jusqu'au dernier.

Et c'est ainsi que finit la plus terrible bande de sacripants qui ait jamais infesté un pays d'honnêtes ranchers.

Les fiançailles d'Armand et de Jacqueline viennent d'avoir lieu.

On n'a pas encore fixé la date de la noce, mais il est certain que J. B. en sera, car Armand l'a demandé pour lui servir de père et le chef Verchères a accepté avec plaisir.

Cet ouvrage est le 826^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.